

Sous la direction de  
Marie-Blanche Tahon  
et André Tremblay

# GÉNÉRATIONS

*Collection*  
*« Sciences sociales »*

Éditions Nota bene

Les Éditions Nota bene remercient le Conseil des Arts du Canada,  
le ministère du Patrimoine du Patrimoine canadien  
ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC)  
pour leur soutien financier.

ÉDITIONS NOTA BENE  
GÉNÉRATIONS

© Éditions Nota bene, 2005  
ISBN : 2-89518-194-2

## TÉMOIGNAGE D'UN SOCIOLOGUE SUR QUELQUES ANNÉES DE SOCIOLOGIE

*Simon Laflamme*

Parler de génération, c'est nécessairement comparer des groupes dans le temps. Parler de génération pour une discipline donnée ou pour un champ de recherche donné, c'est nécessairement décrire une évolution – au sens neutre, c'est comparer l'esprit de sa discipline à celui des plus vieux que soi et des plus jeunes que soi. Au milieu de la quarantaine, je ne me sens pas assez vieux pour me distinguer des plus jeunes. Je vais donc me contenter de comparer ma discipline aujourd'hui à ce qu'elle était au moment de ma formation.

Quand j'arrive à la sociologie, je viens de terminer une maîtrise en philosophie. J'adore la philosophie, mais je veux parfaire mon éducation et je me tourne vers les disciplines qui comportent de façon inhérente – de façon plus contraignante qu'on ne le voit en philosophie – des impératifs empiriques. Je sais l'importance de l'abstraction pour la science, mais je sais aussi l'importance de l'empirie. Je m'inscris donc dans un département de sociologie.

Je trouve alors une discipline profondément divisée, et de plusieurs façons. Mais deux découpages m'apparaissent plus importants que les autres : l'un qui sépare une sociologie empirique et une sociologie théorique, l'autre qui oppose des écoles de pensée. Ces deux découpages ne sont pas tout à fait mutuellement exclusifs, mais ils ne relèvent pas de la même logique.

Le premier découpage, entre une sociologie théorique et une sociologie empirique, m'oblige à constater que la sociologie n'est pas aussi intrinsèquement empirique que je l'aurais cru.

Dans le camp théorique, je retrouve dans une large mesure la philosophie que j'ai déjà étudiée. Je relis Marx, Habermas, Althusser, Gadamer, Foucault, par exemple, et je n'apprends alors rien de plus que ce que j'avais vu dans des cours sur les auteurs ou sur la philosophie sociale. Je lis des auteurs dont j'avais souvent entendu les noms en philosophie mais sur lesquels j'étais passé rapidement : Weber, Durkheim. Et puis je lis des auteurs qui me sont plutôt étrangers : Parsons, Merton, Bourdieu... Je suis toujours surpris de la parenté avec la philosophie. J'entends bien dans le propos de Durkheim, de Weber, de Merton ou de Bourdieu qu'il faut être scientifique, autrement qu'on ne l'est en philosophie, par exemple, que les preuves empiriques sont requises en sociologie, mais, dans bon nombre de textes, force m'est d'observer que, très souvent, trop souvent, il s'agit beaucoup plus de directives qu'on donne que de règles qu'on suit. De sorte que la parenté avec le discours philosophique ne se dément pas. Elle est d'autant plus évidente que, d'une part, l'un des principaux débats de la sociologie consiste à prendre parti soit pour l'autonomie de l'acteur, soit pour la détermination des structures sociales, et donc à discuter de la liberté humaine, question inhérente à la philosophie, et que, d'autre part, maintes sociologies s'alimentent à la phénoménologie – quand ce n'est pas directement à la psychologie –, approche qui a été développée par les philosophes. Dans mon apprentissage de sociologue, je lis aussi des réflexions d'ordre épistémologique, mais l'épistémologie à laquelle j'ai été exposé en philosophie était supérieure à celle que j'entends ou que je lis en sociologie, de sorte que je vois mal ce que peut m'apporter la sociologie en cela.

Dans le camp empirique, on pose des questions de méthode, on vante les mérites du quantitatifisme et du qualitatifisme, on enseigne les techniques de collecte et d'analyse de données, on parle de représentativité, d'inférence, on discute des liens entre les variables, du rapport entre la théorie et l'empirie. Ce qu'on m'enseigne est nouveau, pour moi. Je suis plein de curiosité, d'intérêt, mais aussi de suspicion. J'aime cette quête d'empirie, mais je suis déjà loin de tout positivisme et de

tout empirisme ; je suis déjà gagné à une épistémologie constructiviste et je sais qu'il n'y a de scientifique qu'abstrait, ce qui ne veut pas dire déconnecté de l'empirie. Je signale que je me méfie déjà du rapport entre théorie et pratique dont on parle dans certaines écoles, car je crois voir dans plusieurs textes une prétention de l'intellectuel et un débordement de la sociologie ou d'autres sciences sociales.

Je lis bien, j'entends bien qu'en principe, il importe de réconcilier ces deux camps, que ces deux camps sont nécessaires l'un à l'autre. Je note aussi que, dans les faits, bon nombre de travaux de recherche se veulent l'expression de cette volonté. Mais je me dois d'observer qu'il s'agit d'une autre prescription. La sociologie est malgré cela divisée entre ceux qui *théorisent* et ceux qui *méthodologisent*. En tout cas, on fait beaucoup de sociologie sans données et une grande part de la sociologie reste philosophique.

Le second découpage implique des écoles de pensée. On en compte trois principales : marxisme, fonctionnalisme et herméneutique. D'autres se greffent à celles-là : le structuralisme, l'interactionisme, le féminisme ou l'ethnométhodologie. Puis se développent différentes combinaisons : structuro-marxisme, par exemple. Ce que je lis ou ce qu'on m'enseigne alors est souvent nouveau par rapport à ce que j'ai vu durant ma formation de philosophe, mais la nouveauté vient beaucoup plus du propos que de la forme, je trouve souvent, ici encore, des discours qui s'apparentent à ceux de la philosophie. J'apprends, par ailleurs, qu'en principe, toutes ces écoles sont légitimes, que toutes les théories se valent, car il n'y a de vérité que relative au point de vue de son auteur, que le point de vue de l'auteur est forcément politique ; j'apprends donc qu'il n'y a de vérité qu'au sein d'une école de pensée. Mais j'apprends en même temps que cet ensemble est, *de facto*, extrêmement belliqueux et que chaque école affirme aussi bien sa légitimité que l'illégitimité des autres.

À la fin de ma formation, j'ai appris quatre choses contradictoires :

- dans bien des cas, la différence entre philosophie et sociologie est floue ; on l'observe beaucoup plus dans l'affirmation de l'auteur ou de l'enseignant que dans le propos ;
- l'humain est libre et déterminé ;

- il n'y a de discours proprement sociologique que fondé empiriquement et soumis à des règles de logique et de méthode ;
- n'importe qui peut dire n'importe quoi pourvu qu'il avoue à quelle école de pensée il appartient, car il n'y a de vérité qu'à partir d'un point de vue ou qu'en fonction des intérêts de l'auteur.

Mais je suis séduit par la sociologie. À l'époque, je ne suis pas en mesure de résumer aussi clairement mon apprentissage – ce qui contribue peut-être à la séduction. Je suis séduit par l'énergie de la discipline, par bon nombre de travaux empiriques, par les questionnements d'ordre méthodologique et par le lien avec la philosophie. Je suis séduit par plusieurs des vérités que la sociologie véhicule dont je ne sais pas encore, dans certains cas, l'envergure, dans d'autres cas, les limites ou les malformations. Je suis séduit par les instruments qui lui permettent d'étudier les phénomènes sociaux. Mais j'ai déjà l'intuition que quelque chose ne va pas. Cette intuition, par contre, loin de me rebuter, de me repousser hors de la discipline, m'invite à poursuivre en sociologie et à y voir plus clair. C'est ainsi que je sens ma discipline à la fin de ma maîtrise. Les études de doctorat ne feront que préciser les termes de cette problématique, elles ne les altéreront pas.

Quinze ou vingt ans plus tard, j'ai maintenant le sentiment que ma discipline a surmonté ces contradictions mais que bon nombre de ses adeptes ne le savent pas. Et il y a là l'amorce d'un conflit de générations dans la mesure où l'ancienne sociologie persiste. Mais je dois préciser que je la retrouve chez de jeunes sociologues aussi bien que j'en vois le dépassement chez des aînés.

Je constate que plusieurs facteurs sont à l'origine des contradictions qui caractérisaient ma discipline au début des années 1980, au moment où je terminais mes études. L'un d'eux est d'ordre épistémologique. D'une part, les sciences sociales avaient compris le leurre de l'objectivité ; d'autre part, elles avaient compris que la méthode et l'empirie interdisent certaines affirmations. Le problème vient de ce que les sciences sociales, dont la sociologie, avaient, du constat de l'impossibilité de l'objectivité, conclu que tout discours scientifique est toujours moral et inhérent aux intérêts de son auteur.

Tout discours est historique. Certes. Cela suffit à invalider toute prétention à l'objectivité. Mais cela n'autorise pas à décréter subjectif tout discours. Non plus qu'à refuser tout processus d'objectivation. S'il n'est guère possible d'être objectif, il est, en science, tout aussi impossible d'être subjectif. Les objets, les théories, les modèles, les méthodes, les contraintes logiques, la polémique rendent impossible un discours réductible à son auteur ou aux intérêts de son auteur. Tout objet d'analyse est toujours construit en fonction d'un modèle et d'une théorie qui débordent le cadre de la subjectivité, voire de l'idéologie. Il n'existe pas de lien direct entre un acteur (ou un auteur) et l'objet dont il parle. Ce n'est évidemment pas le lieu de réexpliquer tout cela. Mais c'est la raison pour laquelle j'ai souvent observé des logiques semblables, des informations semblables, des méthodes semblables entre diverses écoles prétendument antinomiques et donc que je n'ai pas retrouvé les incompatibilités annoncées entre les théories ou entre les écoles. Les méthodes, les contraintes logiques, entre autres, servent effectivement à valider les propositions et les théories sociologiques et font en sorte que tout ne peut pas être dit pour la simple raison qu'on l'affirme à partir d'une position politique ou dans une école donnée. Ma discipline n'était donc pas, autant qu'on se l'était fait croire, ouverte sur l'infinitude du discours. Et j'ajouterai que les filiations ne sont pas aussi transparentes qu'il paraît à l'auteur. Ce n'est pas parce qu'un auteur fait des aveux de fonctionnalisme qu'il correspond à ce fonctionnalisme ; la théorie en acte est rarement transparente à elle-même.

La difficulté de la sociologie à se dissocier de la philosophie procédait en grande partie de cette vérité autant que de cette illusion épistémologique. Si tous les discours sont en principe équivalents et ne tirent leur vérité que de leur appartenance à une école de pensée – manière d'interpréter l'impossibilité de l'objectivité –, alors tous les discours ne sont finalement qu'opinion. Dans cet esprit, pourquoi la sociologie ne serait-elle pas philosophie ? Pourquoi aurait-elle besoin de données ? Et si cela est vrai, pourquoi la sociologie ne serait-elle pas position politique, ou mieux (ou pis) comment pourrait-on imaginer un discours qui ne serait pas position politique ? Et donc pourquoi n'y aurait-il pas de théorie sociologique dissociée des préoccupations empiriques ? Encore

une fois, cette vision reposait sur des demi-vérités. Si l'on a raison de dire qu'il n'y a pas d'objectivité, il n'est par contre pas juste d'affirmer que tous les discours sont équivalents. Une assertion raciste ou sexiste, par exemple, n'a rien à voir avec une démonstration logico-empirique. Et si la philosophie fait beaucoup plus de place à la logique qu'à l'empirie, il faut néanmoins reconnaître qu'elle se fait étroitement logique et informée et que, par conséquent, ses propositions ne sont pas de celles qui ne trouvent de cause que dans la subjectivité de leurs auteurs ou dans la psyché de l'acteur en tant qu'auteur. En fait, la sociologie sans données, ou la sociologie qui avait peine à se distinguer de la philosophie, n'était souvent qu'une manière de prendre position dans le champ éthique ou politique. Or, il m'est vite apparu qu'il ne peut y avoir de position politique ou morale scientifiquement fondée, qu'on ne pouvait, au nom de la sociologie, prendre une position morale ou politique, que le discours politique n'était discours sociologique qu'au prix d'une grande réduction de la notion d'humanité des savoirs et d'une déformation du travail sociologique. S'il est impossible au sociologue, en tant qu'acteur social, de ne pas avoir de position morale ou politique, en retour, la sociologie ne peut autoriser ces positions. La sociologie peut informer des positions morales ou politiques, elle ne peut les légitimer. La sociologie est un lieu polémique doté d'instruments d'analyse et de conceptualisation qui interdisent que la vérité soit attribuable aux visées de son auteur. Elle travaille même à se protéger contre ces dangers. Plus encore, la sociologie pose des questions, développe des problématiques qui n'ont que peu à voir avec la chose politique. Comme dans toutes les sciences qui atteignent quelque maturité, on trouve en elle maintenant des questions abstraites qui sont générées par l'autonomie relative des discours qui lui sont inhérents, qu'on pense aux questions sur le principe d'échange, sur l'herméneutique des consciences collectives, sur les dialectiques des concepts ou des variables. Cette sociologie est de moins en moins en mesure de se prononcer dans le champ des positions politiques, elle est par contre de plus en plus en mesure de comprendre le rôle que jouent, dans une société, les positions politiques. Cette sociologie-là se distingue de plus en plus de la philosophie, elle marque mieux ses balises et, ce faisant, de manière étonnante, elle s'avère de plus en plus à même d'emprunter aux

autres disciplines, dont la philosophie, et de s'inscrire dans un contexte d'interdisciplinarité. Elle abandonne de plus en plus au champ politique et à la philosophie les questions de la liberté parce qu'elle a compris que l'humain est à la fois libre et déterminé, capable d'autodétermination mais déterminé par les structures sociales et qu'il s'agit là d'une contradiction indépassable sur laquelle il n'y a plus sociologiquement à apprendre, contradiction qui a désormais valeur de postulat. Mais combien de sociologues ne se sont pas posé cette question, de Weber à Garfinkel et à Goffman, et à Smith, de Durkheim à Alexander ou à Bourdieu !

Méthodes, objets d'étude, théories, impératifs de logique autant que d'empirie constituent, tous ensemble, les éléments indissociables de la sociologie et je crois qu'aujourd'hui, ma discipline commence à assumer le caractère unitaire de cet ensemble. Il me semble donc qu'elle a beaucoup progressé entre le temps où j'ai été étudiant et maintenant.